L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLÉANS, JEUDI MATIN, 4 JUIN 1885. 58ème Année

Dufour, Dennet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS. JEUDI, 4 JUIN 1885.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR

Par Hoey & O'Connor, à la Bourse d'Encan St-Charles, rue St-Charles, actions de gaz, de chemins de fer, des waterworks, etc.

Par Spear & Escoffier, au coin des rues Camp et Troisième, le contenu de la résidence Montgomery, comprenant l'ustensiles de cuisine et le plus élégant de meubles à cachet artistique, etc., qui ont jamais été offert à la Nlle-Orléans, mais dont l'énumération serait trop longue; pour plus de détails voir aux annonces.

Le Sud à l'Exposition de la Nlle-Orléans.

Nous ne connaissons, en ce moment, rien de plus saisissant, de plus digne de l'admiration universelle, que le spectacle des efforts tentés—avec un succès prodigieux, inespéré—par le Sud des Etats-Unis, pour tirer parti de ses ressources naturelles et développer ses industries.

Partout, une activité fébrile; les entreprises succèdent aux entreprises avec une rapidité qui donne le vertige; les fabriques sortent de terre comme par la vertu d'une baguette magique. De vastes territoires qui, il y a moins de dix ans, étaient encore déserts, que le pied de l'homme n'avait jamais foulés, se défrichent et se peuplent. Ici, ce sont des immigrants venus des régions glacées du Nord, des districts déjà chargés de population du grand Ouest, des pays les plus reculés d'outre-Atlantique, qui plantent leur tente, au milieu de la prairie sans fin ou de la forêt vierge, fondent des hameaux, créent des villages, et commencent de modestes, mais féconds exploitations agricoles; là, des capitalistes habiles, conduits par des guides, qui arrivent en toute hâte, de peur d'être devancés par d'autres spéculateurs, plus heureux ou plus alertes qu'eux; ils parcourent la montagne qui cache dans ses entrailles d'inéalculables trésors minéraux; ils arpentent l'immense futaie que n'a jamais attaquée la cognée du bucheron, le marécage qui n'a jamais eu d'autre habitant que l'alligator, et nous voyons bientôt s'y élever les usines, avec leurs ardentes fournaises où se coulent le fer et l'acier; nous voyons s'y établir les scieries avec leurs machines qui débitent, chaque jour, dix, vingt, trente mille pieds de bois de charpente; nous y voyons pénétrer dans les bayous les dragueuses qui drainent et desèchent les marais, pour les livrer ensuite à la charrue, les transformer en énormes champs de riz ou de maïs, ou bien en pâturages où vont s'engraisser des centaines de mille bestiaux. Et cela se passe non pas dans un Etat, mais dans dix ou davantage, dans la Californie, dans le Nouveau Mexique, dans le Texas, dans la Louisiane, dans le Mississippi, dans l'Alabama, dans la Floride, dans les Carolines, dans les Virginies, dans le Tennessee.

Il n'y a pas longtemps, on restait émerveillé, dans l'ancien et le nouveau mondes, devant l'entreprise d'un Dalrymple, dans le Minnesota—une ferme de 30, 40, 50,000 acres—on n'avait jamais rien vu de semblable, on ne le reverrait peut-être plus jamais. Eh bien, il y a vingt, trente, cinquante Dalrymple dans le Sud! Il n'est pas jusqu'aux gros propriétaires des colosses usines des Etats du Centre, de la Pennsylvanie, qui ne songent à abandonner leurs établissements et à venir transplanter leur industrie tout près de nous, dans un Etat à peu près inconnu, il y a dix ans, et affublé encore aujourd'hui, de nous ne savons quel nom indien—dans l'Alabama.

L'élan a gagné jusqu'à l'Europe. C'est à qui, dans l'aristocratie anglaise, viendra faire, dans le sud, quelque gigantesque spéculation de terrains. Les choses en sont même arrivées à un tel point que, si le mouvement continue sur le même pied, il en peut résulter un danger pour la République américaine.

Nous ne sommes pas, en principe, partisans de ces énormes accaparements de la propriété, de ces pantagruéliques domaines absorbés par les Gargantuas de la spéculation, mais ces faits sont moins pour vent que le capital afflue chez nous avec un véritable entraînement, avec une sorte de passion. C'est aujourd'hui la mode de placer son argent dans le Sud, d'entreprendre une exploitation dans le Sud, de participer au développement des richesses du Sud.

Dernièrement, n'entendions-nous point parler de l'achat, en un seul bloc, de onze mille acres de terrains miniers dans l'Alabama? Une superbe exhibition faite par la Caroline du Nord, à notre Exposition, n'attirait-elle pas dans cet Etat une compagnie de capitalistes, et après avoir trouvé sur les lieux la réalisation de ce que ils promettaient les spécimens qu'elle avait admirés dans le Gouvernment Building, ne se déterminait-elle pas à se rendre acquéreur de soixante-douze mille acres de terres boisées?

N'en est-il pas de même dans la Caroline du Sud, à la suite des admirables étalages de ses phosphates? La Floride ne devient-elle pas de plus en plus le rendez-vous d'hiver de l'aristocratie du Nord? Le Mississippi, qui marchait un peu à l'arrière-garde du progrès, ne s'est-il pas ébranlé tout récemment et ne marche-t-il pas intrépidement, rapidement, à la conquête, à l'exploitation de ses ressources naturelles?

N'avons-nous pas, nous aussi, en Louisiane, notre Dalrymple, dans la personne de M. Watkins, qui dessèche et féconde des milliers d'acres de marécages, et établit une magnifique banque au fond de l'Ouest de l'Etat, sur un point du Lac Charles, inconnu, désert, il y a quinze ans, aujourd'hui une ville ins dustrielle et commerçante de plusieurs milliers d'âmes? N'avons-nous pas vu, cet hiver, des excursionnistes, des hommes d'affaires, des économistes, des journalistes, prendre le chemin de fer Morgan, aller visiter cette moderne Thulé du monde industriel américain, en revenir émerveillés, puis s'en retourner chez eux, bien déterminés à y raconter les belles choses qu'ils avaient admirées dans ce coin de terre, perdu sur les bords du Golfe du Mexique?

Ne craignons pas de le déclarer bien haut,—car c'est une vérité profonde, car c'est un fait évident qui éclate dès aujourd'hui à tous les yeux, et les frappera bien davantage dans quelques mois, dans un an—notre Exposition a donné une prodigieuse impulsion à l'activité agricole, industrielle et commerciale du Sud. Le gouvernement nous a beaucoup aidés, en cette circonstance, et nous lui devons beaucoup, mais il nous devra bien davantage, et nous aurons certainement plus contribué, en six mois, à l'accroissement des richesses de notre section, à l'extension du commerce du Nord et de l'Ouest vers le Mexique et le continent Sud-américain, que ne l'ont fait toutes les lois, tous les efforts de l'Union, toute l'activité de ses trafiquants et de ses spéculateurs.

Nous n'avons à dicter quoique ce soit à qui que ce soit; ce n'est ni notre mission ni notre prétention; mais laisser une pareille œuvre inachevée, abandonner véhicule et attelage en plein gué, à trois pas du bord, quand il n'y a plus que deux ou trois coups de collier à donner pour atterrir—en d'autres termes, ne pas travailler à la rénovatrice de l'Exposition dans une semblable situation, serait-ce comprendre nos vrais intérêts?

Mme Hammond.—De retour à la Nouvelle-Orléans depuis un jour ou deux, d'un voyage qu'elle est allée faire en France. Mme Hammond, connue ici comme somnambule, annonce qu'elle reprend l'exercice de sa profession et qu'elle donnera tous les jours des consultations de sans heures du matin à une heure de l'après-midi à son domicile, rue Hospital 140.

Les chiffres transmis dans la soirée indiquent que l'hon. Emile Rost est élu juge du 26ème district judiciaire, composé des paroisses Jefferson, St. Charles et St. Jean-Baptiste.

☞ Voir l'annonce de la pension Gonthier pension privée—à Covington, paroisse St. Tammany, Louisiane.

LA MALADIE DE VICTOR HUGO.

Nous empruntons à l'*Evénement* de Paris du 21 et du 22 mai les détails qu'on va lire.

Le 21 mai:

L'état de Victor Hugo ne s'est pas sensiblement modifié. Toutefois, à l'heure où j'écris (onze heures du soir), la respiration est plus calme, l'état général est moins mauvais; il y a un peu d'amélioration,—partant, un peu d'espoir.

Par Spear & Escoffier, au coin des rues Camp et Troisième, le contenu de la résidence Montgomery, comprenant l'ustensiles de cuisine et le plus élégant de meubles à cachet artistique, etc., qui ont jamais été offert à la Nlle-Orléans, mais dont l'énumération serait trop longue; pour plus de détails voir aux annonces.

Depuis le dernier bulletin que nous avons donné hier, à une heure du matin, le malade a éprouvé une recrudescence, la nuit a été très mauvaise; plusieurs crises se sont succédé, amenant des syncopes; la respiration devenait plus fréquente. Les médecins consultants ont communiqué ce matin (19 mai) le bulletin suivant:

A la suite d'une violente oppression, il s'est manifesté cette nuit une crise prolongée. Ce matin, l'état des forces et la respiration est à peu près la même qu'hier soir.

GERMAIN SÉE.
VULPIAN.
ALLIX.

Toutefois, après le départ des docteurs, un léger calme se produit. Victor Hugo semble reposer; on constate 90 pulsations, 40 respirations et seulement 47 degrés 3 dixièmes de température, presque la température normale; et le délire de la nuit est passé.

Dans cette nuit agitée, Victor Hugo parlait au hasard, disant des mots, il a même prononcé à haute voix un vers:

C'est ici le combat du jour et de la nuit!

Pendant le calme de la matinée, il a causé avec ses enfants et MM. Vacquerie, Lockroy, Paul Meurice, Jeanne, sa petite-fille, et Mme Lockroy pleurait; le poète attira l'enfant sur sa poitrine.

—Ne pleure pas, lui disait-il, tais-toi, Jeanne, il n'y a pas de quoi pleurer. Je vais aussi bien que possible.

Et il ajouta à voix basse:

—Tu fais de la peine à ta mère!

Une autre fois, il dit:

—Je vais bien! C'est la mort! Elle peut venir, je l'attends.

Le poète se croit perdu, et cependant on a encore espoir de le sauver. Dans la journée, MM. Brisson, Allain-Targé, Pierre Legrand, R. Topiol, Gaillard-Sarrien sont allés prendre des nouvelles du malade; ils ont été reçus par M. Lockroy à qui ils ont exprimé leurs inquiétudes. De la part qu'ils prenaient à son profond chagrin.

A quatre heures, les médecins se sont de nouveau réunis; ils n'ont pas donné de bulletin et ils ne le feront, de ce moment, tous se pouvons que recueillir des bruits plus ou moins vraisemblables.

A six heures et demie, une foule énorme stationne devant la maison MM. Dumas, Gounod, H. Rousseau, Clémenceau sortent et donnent des nouvelles. La respiration est plus calme l'état général est meilleur.

Il est impossible de relever tous les noms des personnes qui sont venues s'inscrire chez le poète; et tout Paris, il y a des personnages officiels et des commerçants des gens de monde et des ouvriers, des gens de lettres, des artistes et des inconnus, en fin, tout Paris.

On commente vivement les imprudences du poète. Déjà souffrant, il sortait tête nue dans les jardin, souvent, il allait dans la rue, le soir, sans paletot, parfois sans chapeau.

Une nouvelle consultation doit avoir lieu dans la soirée.

Minuit.—Les nouvelles sont meilleures. A huit heures, Victor Hugo a pu se lever pour qu'on fasse son lit; il est resté quelques minutes assis, puis à une colonne du lit. Il partait facilement comme une personne bien portante, sans oppression aucune.

MM. Vulpian, Germain Sée et Allix arrivent à huit heure et demie chez le poète. Ils le trouvent très calme. Victor Hugo venait de se coucher, il n'avait aucune dèvre, aucune augmentation de température, comme il arrive généralement chez les malades qui viennent de se lever.

Après l'examen, M. Vulpian paraît très satisfait, après une conversation pleine d'espoir avec ses collègues, il se tourne vers Victor Hugo:

—Savez-vous, lui dit-il, que j'ai l'envie de vous donner un bouillon?

—Mais je veux bien répondit le poète.

—Avec un œuf dedans?

—Oui, cela me fera plaisir....

La voix était toujours si calme, en craignant cependant de la faire boire, et M. Vulpian, dit-on, aura que le bouillon fut donné devant lui au malade.

Victor Hugo le prit avec une satisfaction visible, et n'eut pas l'oppression que l'on redoutait. Les médecins allèrent rédiger le bulletin.

—Voulez vous, demanda M. Allix, que nous mentions l'amélioration sensible.

—Non! non! dit M. Vulpian, il ne faut pas s'aventurer; je suis très content du malade, mais un bulletin trop rassurant n'est pas opportun encore, des accidents peuvent toujours se produire. Il faut trouver une formule atténuante.

Les médecins, après discussion sérieuse en ont le bulletin suivant:

Neuf heures

Il semble qu'il y ait depuis ce matin une légère tendance à l'amélioration.

Le 19 mai 1885.

Signé A. VULPIAN.
GERMAIN SEE.
EMILE ALLIX.

Puis on se retirerait.

Depuis neuf heures jusqu'à minuit, le malade a été paisible. A une heure du matin, la famille semblait avoir repris un peu d'espoir.

Soirée très calme, dans le docteur Allix, moins d'oppression qu'hier.

Bref de tout cet, de l'avis même du professeur Vulpian, dans la consultation de ce soir il résulte qu'il a une réelle amélioration dans l'état du malade et que tout n'est pas aussi désespéré que la plupart de nos confrères ont bien voulu le dire.

Au moment où nous mettons nous presse, nous sont encore des nouvelles rassurantes qui nous arrivent. Espérons donc que la France ne perdra pas le plus grand génie des temps modernes et que le robuste tempérament de Victor Hugo triomphera enfin de cette cruelle maladie.

Le 22 mai:

Je reprends où je l'ai laissé mon article de ce matin qui se terminait, hélas! sur une parole d'espoir.

20 Mai—3 HEURES DU MATIN.

Le calme de la nuit cesse subitement, le malade commence à s'agiter, il fait des mouvements violents; le docteur Allix craignant une syncope, s'efforce de son confrère Alfred Nacquerie de le remplacer auprès de Victor Hugo. Il est donc 4 heures, M. Ménard lui aussi, veiller le poète. Il constate que la respiration s'embarrasse que le souffle se précipite et que les mouvements respiratoires s'élèvent de quinzaine à quinze quatre par minutes, la température s'augmente de 2 degrés au-dessus de la normale, qui est de 37, et non 47 comme on me l'a fait dire ce matin. La fièvre est donc apparue depuis.

Il n'y a pas de délire, mais le malade fait de violents efforts pour se lever. Il se bouleve sur son lit et tente d'en sortir: MM. Allix et Ménard Dorian sont obligés d'employer la force pour le maintenir.

MIDI

Les symptômes inquiétants continuent à rapparaître. L'excitation du malade est considérable. Il a perdu connaissance, il a du moins une sorte de délire, c'est dans cet état que les médecins consultants le trouvent. Après examen, ils constatent un engorgement du poumon droit qui cesse à peu près de fonctionner, alors que dans le poumon gauche le nombre des respirations a encore augmenté. Les médecins communiquent le bulletin suivant:

La nuit a été assez agitée et troublée par deux accès d'oppression.

Ce matin, on constate un certain degré d'engorgement du côté droit.

20 mai 1885, *midi*.

Signé: A. VULPIAN.
GERMAIN SÉE.
EMILE ALLIX.

Le pouls s'est ralenti, la température a diminué. Il y a refroidissement des extrémités; la suscitation continue.

On ordonne des piqûres de morphine sans obtenir de résultats bien appréciables; on se décide alors à faire prendre au malade une cuillerée d'une potion mélangée de quinquina et de noix vomique.

Cette médication énergique détermine chez le malade un état comateux et une prostration qui durent jusqu'à six heures de l'après-midi.

Les visiteurs continuent à affluer et la foule à stationner devant la maison.

HUIT HEURES.

Victor Hugo s'est réveillé à six heures: la respiration est de plus en plus embarrassée; l'engorgement du poumon augmente.

A sept heures et demie, les médecins se réunissent de nouveau: il semble que Victor Hugo soit un peu apaisé. On communique le bulletin suivant:

On constate ce soir un calme relatif de la respiration. Le pouls se maintient. Pas de fièvre.

20 mai 1885.

Signé: A. VULPIAN.
GERMAIN SÉE.
EMILE ALLIX.

Le malade cependant n'a pas perdu connaissance.

Le docteur Jules Simon, le fils du sénateur, est admis auprès de Victor Hugo: il l'examine avec beaucoup de soin et constate cette légère tendance à l'amélioration qui se manifeste tous les soirs.

Les médecins sont tellement surpris de cette amélioration presque heureuse qu'ils hésitent dans la rédaction du bulletin; une première fois ils n'avaient pas écrit cette phrase: "Le pronostic reste grave." C'est sur les instances des personnes présentes qu'ils l'ajoutèrent au texte précédent, afin d'éviter de donner au public un espoir qui pourrait être aussitôt déçu.

M. Vulpian est presque aussi satisfait qu'hier soir; le malade en effet est devenu complètement conscient. La constitution robuste, que nous le de Victor Hugo, qu'il peut encore guérir.

Le docteur Jules Simon, en examinant le malade, s'écrie:

—Mais c'est le corps d'un homme de quarante ans. Ah! s'il n'y avait pas le malade de cœur!

C'est la maladie de cœur en effet dont les conséquences sont le plus à craindre, ainsi que je l'ai dit dans un précédent article; la congestion pulmonaire n'est qu'une complication fâcheuse provoquée par un refroidissement dans un corps prédisposé; elle est venue se greffer sur la lésion cardiaque et en augmenter l'effet.

ONZE HEURES.

Le malade est toujours abattu; mais les crises d'oppression qui disparu; il n'y a pas de fièvre. Le malade n'a pas perdu connaissance. Il ne perds pas et ne répète que des mots incohérents, incompréhensibles lorsqu'on lui offre [illegible]

Il dix heures et demie, sur la prière du docteur Allix, on lui fait prendre un bouillon qu'il boit avec satisfaction.

M. Vacquerie quitte la chambre du malade. Il paraît plus rassuré quand à l'issue prochaine que l'on craignait à cinq heures, mais il craint que cet abattement ne soit le commencement d'un affaiblissement funeste; si cet affaiblissement augmente, ce n'est plus qu'une question d'heures. Une crise nouvelle pourrait au contraire amener une terminaison immédiatement fatale.

Devant cette résistance extraordinaire à la maladie, on hésite; les hommes de l'art ne savent plus que penser; toutefois, il semble que l'espoir renaisse.

J'ai dit hier que tout Paris était venu s'inscrire chez le poète: aujourd'hui encore, le registre se couvre de noms; je relève ceux de MM. le général Pittié, représentant M. Grévy, et Mme Pittié, Pasteur, Ernest Daudet, E. Bamberger, Lemerre, V. Sardou, A. Dumas, les délégués de l'Association générale des étudiants, le ministre de Roumanie, presque tous les ambassadeurs, Mme E. About, Ch. Lepère, délégation des teinturiers, Association littéraire et artistique internationale, Manuel Silvela, comtesse de Castellane, M. et Mme Massenet, Henry Houssaye, la Société des gens de lettres, Gonzalès et E. d'Hervilly, duchesse d'Abrantès, comtesse et vicomte de Mouy, Jean Aicard, Berne-Bellecour, René Goblet, comtesse de Montguy, le sergent Hoff, général et Mme Farre, Calmann Lévy, Mme de Rounat, Ambroise Thomas, A. de la Forge et vingt de ses collègues de la Chambre, Alph. Gent, sénateur, Marie Martin, Lafertière, président du Conseil d'Etat, Ritt, Léo Delibes, Guillemin, maire d'Alger, au nom du conseil municipal de cette ville, Pavia de Chavanne, Pierre Legrand, Deschanel des sous officiers et soldats des 28e, 119e, 130e, 131e de ligne.

Beaucoup de télégrammes ont été envoyés de diverses municipalités, exprimant leurs sympathies pour le grand poète et apportant leurs vœux pour le prompt rétablissement de sa santé.

MINUIT.

La situation est toujours la même. L'état du malade ne s'est ni aggravé ni amélioré depuis le dernier bulletin.

Il n'y a rien à présumer de cette dernière nouvelle. Un accident est toujours à craindre.

Le lieutenant de Colomb.

Parmi les nouveaux légionnaires dont les noms figurent au *Journal officiel* se trouve le lieutenant de Colomb, du 111e de ligne, le digne fils du général commandant le 15e corps à Marseille. On se rappelle que ce jeune officier, après s'être distingué dans tous les combats qui ont précédé la prise de Lang-Son, a eu le pied gauche fracassé par une balle devant Bang-Bo. Tous ses camarades du 111e tués ou blessés dans cette affaire, le capitaine Maillhat, le médecin-major Jayavaud, le lieutenant Canin et le sous-lieutenant Normand, ont eu la tête tranchée par les Chinois; seul M. Albert de Colomb a pu être sauvé, grâce au dévouement de ses soldats, grâce aussi à son indomptable énergie.

Son épopée, racontée par les officiers rentrés tout récemment du Tonkin, est un de peut plus dramatique.

Frappé pendant le dernier assaut, le troisième—donné infructueusement à la tranchée qui fermait la vallée de Bang Bo, il avait vu sa troupe, écrasée par un feu des plus violents, se réfugier dans des fourrés sur la droite de la ligne: il était parvenu à se relever et, le genou en terre, le revolver au poing, il attendait la mort prêt à défendre chèrement sa vie.

Les Chinois venaient sur lui, descendus en masses profondes des hauteurs de gauche, coupant, avec leurs larges couteaux, la tête des morts et des blessés.

Deux hommes du bataillon passent au courant; il les hèle:

—Etes vous blessés?

—Non, mon lieutenant.

Et ces braves gens d'arriver à lui, de prendre chacun sous une bras en l'entraînant dans le bois.

Là, il trouve une douzaine d'hommes valides et six blessés, tous effarés, dans l'ignorance de la direction à suivre. Il les rassure, les rassure, les organise, aide par son excellent sous-officier, le sergent Pinchart; il place les blessés en avant, une petite ligne de tirailleurs en arrière, et, porte par ses hommes, qui se relèvent à de courts intervalles, il se met en marche dans des fourrés presque impénétrables. Il ne voit rien, ne sait rien, mais il entend le canon et va vers lui.

Pendant quatre heures, cette petite troupe avance à grand'peine à travers un terrain horriblement tourmenté; par malheur, le bruit de plus en plus lointain de la fusillade indique que la brigade lui en retraite.

Enfin, on arrive au pied des hauteurs dont la crête est occupée par les Français; on appelle, on demande du secours, mais les nôtres ne peuvent descendre, empêchés par le feu roulant des Chinois qui se trouvent sur les hauteurs opposées.

La côte à gravir est de cinq ou six cents mètres à pic. En un pareil escarpement, les soldats, épuisés, succombent sous le poids de leur précieux fardeau; M. de Colomb réclame avec instance qu'on le laisse seul se tirer d'affaire, que l'on songe d'abord aux blessés.

—Ils peuvent encore marcher, dit-il, sauvez-les, sauvez-vous vous-mêmes.

—Nous vous sauverons, ou nous mourons avec vous, lui répond le brave sergent Pinchart.

Alors, à genoux, traînant son pied mutilé, s'accrochant aux herbes, aux broussailles, aux rochers, le jeune officier, soutenu par ses soldats, parvient péniblement au sommet sous un feu terrible.

On le hisse sur un cheval; mais ils n'ont pas fait dix pas que l'animal, frappé, roule avec lui dans la côte. Il se dégage et recommence l'ascension. On le met sur un brancard de bambous, qui est aussitôt brisé par les balles. Plutôt que de l'abandonner, ses braves défenseurs le saisissent par les bras, par ses vêtements, les lambeaux et, le traînant sur le dos, l'amènent auprès du général de Negrier, qui le croyait mort.

Celui ci ordonna de le placer sur un de ses chevaux et chargea son officier d'ordonnance, le lieutenant Berge, de le conduire à l'ambulance.

Tels sont les faits dans leur simplicité héroïque. Aucun commentaire n'ajouterait à la grandeur de ce récit. M. Albert de Colomb a été sauvé par le dévouement admirable de ses soldats, et ceux-ci n'ont eux-mêmes dû leur salut qu'à la présence d'esprit et à la vigueur de leur chef. On ne saurait assez mettre en lumière ces traits de mâle énergie et de dévouement sublime accomplis obscurément et trop souvent ignorés; ils montrent quelle valeur et quelle solidarité régnaient dans cette petite armée du Tonkin.

M. Albert de Colomb a dû subir l'amputation du pied à l'hôpital d'Haiphong, où il est encore en ce moment.

H. ROGER DE BEAUVOIR.

(Dans le *Figaro* du 19 mai.)

Le Journal du Havre, du 16 mai:

A propos du canon-monstre du colonel de Bange, nous recevons de Servie des détails curieux. Comme nous l'avons annoncé, l'ancienne usine-Cail, qui était sur les rangs avec l'usine Krupp pour la fourniture de l'artillerie serbe, l'a emporté sur son redoutable concurrent: voici dans quelles circonstances, qui font le plus grand honneur au gouvernement serbe et à la probité de l'industrie française. Le colonel de Bange avait demandé 6 millions 1/2. L'usine Krupp, 11 millions.

MM. Krupp, apprenant le prix demandé par leur concurrent, offrirent de suite un rabais à 5 millions de francs. M. de Bange, mis en présence de ce chiffre par le ministre de la guerre serbe, déclara que sa mission travaillait honorablement pour gagner ses 10 0/0, et ne pouvait se prêter à aucun rabais. Le gouvernement serbe n'hésita pas, et malgré le prix plus élevé de l'usine Cail il a concédé sa commande à celle-ci. Il est piquant d'ajouter que le gouvernement allemand devait rembourser 1 million 1/2 à l'usine Krupp, pour lui permettre de soumissionner à perte, au prix de 5 millions et de conserver sa suprématie de constructeur.

Cette suprématie, d'ailleurs, commence à être fortement entamée par l'industrie française; car deux commandes d'artillerie des gouvernement roumain et mexicain viennent d'échapper à MM. Krupp, pour être concédées à Saint-Chamond et au Creuzot.

La République Française, du 20 mai:

M. le colonel Bange, directeur des anciens établissements Cail, qui s'était rendu à Belgrade, a reçu, dimanche, la commande définitive de toute l'artillerie nécessaire à l'armée serbe.

Il aura à livrer quarante-cinq batteries de campagne 80 mm. et six batteries de montagne du même calibre.

Ces 300 pièces avec tout leur matériel constituent la commande la plus importante qu'une puissance ait faite à l'étranger. Elle n'a été arrêtée que lorsque les expériences les plus sérieuses eurent démontré la supériorité du canon de Bange, en service dans l'armée française, sur la pièce Krupp. La comparaison des deux matériels ayant été tout à l'avantage du nôtre ne pourra que raffermir la confiance complète qu'il doit nous inspirer.

C'est donc une victoire pour l'artillerie de la France comme pour son industrie. Notre patriotisme s'en réjouit.

LOUISIANE.

L'Observer, Pointe-à-la-Hache, paroisse Plaquemines, du 30 mai:

Le temps a été superbe, cette semaine, nos routes sont en bon état. Etonnant!

—Le fleuve a baissé rapidement. Si la baisse continue une semaine ou deux, il faudra faire usage de nos pompes pour irriguer nos champs de riz, ce qui occasionnera des dépenses énormes à nos planteurs.

La plupart de nos fermiers riziers sont de petits cultivateurs; il leur est à peu près impossible d'acheter des pompes et toutes les machines nécessaires pour l'irrigation, par conséquent, l'impossibilité d'arroser leurs terres au moyen de coupures pratiquées dans les levées va les jeter dans un grand embarras.

La culture du riz est leur seul gagne-pain, et il y a à redouter pour eux une véritable calamité.

Les dernières nouvelles nous annoncent que l'Ohio et ses tributaires haussent. Les rivières Rouge et Arkansas roulent une eau abondante. Il y a donc probabilité d'une hausse en juin.

Espérons que jusque-là nous n'aurons pas disette d'eau.

—Grande Prairie est en ce moment un véritable jardin, un jardin potager de moins; nous avons des figues, des pêches, des prunes. Les orangers promettent aussi de rendre abondamment. Les chênes sont praticables, mais la négligence des fermiers y a laissé croître les herbes et les plantes nuisibles. Ils ont un air qui fait peine à voir. Les fermiers riziers sont dans la jubilation. A l'upper Grand Prairie, ils s'attendent à une magnifique récolte.

La paroisse Plaquemines a été créée en 1807, mais les limites n'ont été fixées qu'en 1831.

C'est une des paroisses les plus heureusement situées, près des bouches du Mississipi; elle couvre un territoire de 100 milles de longueur et elle est entourée par les deux rives, sur une largeur de 40 acres. Son sol est bas, mais un des plus riches du monde, et ses produits sont nombreux. Ses forêts ont peu à peu disparu, à mesure que le Blanc prenait la place du Peau Rouge. Nos 35 habitations sucrières, nos moulins à écraser le riz ne se servent plus de bois, mais du charbon. La population est de 12,000 habitants, les noirs y sont en grande majorité. Il y a beaucoup de terres qui ne sont pas vendues, mais elles sont sans valeur, parce qu'elles sont très basses et souvent couvertes d'eau salée provenant des bayous et des baies qui donnent sur le Golfe.

Il y a encore des centaines d'acres fertiles, mais on attendant la venue de cultivateurs étrangers qui les feront fructifier. Avant la guerre, on ne parlait Plaquemines l'Empire Parish et elle méritait ce titre. Elle produit du sucre, du maïs, du riz, des légumes, des oranges; depuis la différence du sucre, nos habitations sucrières ont été transformées en vastes rizieres; le sol en produit de 12 à 24 barils l'acre.

Maintenant, le plus grand ornement, le plus juste objet d'orgueil de Plaquemines, sont nos orangers, qui rapportent beaucoup sans dépenses.

Nous avons aussi, dans nos baies, de magnifiques bancs d'huîtres. En hiver l'intérieur est silloné par des chasseurs qui fournissent à la ville du gibier. En été, la paroisse a la brise du Golfe qui la rafraîchit. En hiver, les froids sont tempérés par les eaux du Golfe et des baies qui doutellent les côtes. La population est, en général, d'origine française. Elle correspond avec la ville par la poste, le télégraphe et le téléphone.

Le Rerier, Markseville, paroisse Avoyelles, du 30 mai:

La Rivière Rouge a baissé de 8 pouces à Alexandrie, mais il y a encore une hauteur très forte à Denison, au-dessus de Fulton.

—Nous avons eu une pluie bienfaisante, mercredi.

—Nous avons appris avec peine la mort de M. Wm A. Coco, à sa residence, près de Bordelonville. C'était un excellent citoyen; il emporte dans la tombe l'estime et les regrets de ceux qui l'ont connu. Il laisse une femme et trois petits enfants pour pleurer sa perte.

Le Courrier, Opelousas, paroisse St-Landry, du 30 mai:

Ces jours derniers, il est tombé très peu d'eau, et les travaux de ferme ont été poussés vigoureusement.

La plus grande partie du coton semé en premier lieu a été sarclé, et chaque plant recouvert. On en a fait autant pour le maïs. Nos fermiers travaillent désespérés et semblent bien déterminés à ne pas laisser un seul acre couvert de mauvaises herbes. Le maïs, le coton, ont été endommagés et retardés, dans leur croissance, par les fortes ondées et les froids du mois de mai, mais l'avenir paraît plus encourageant, et, dans peu de jours, bien des accidents seront réparés.

—Nous recevons de Haasville, la lettre suivante:

La perspective est excellente pour les récoltes, à notre point de vue. Les fermiers sont bien fait de leur devoir bien tout.

Nous n'avions pas besoin de la pluie, mais elle n'aura pas nuit; c'est déjà beaucoup; peut-être même aura-t-elle donné à la plante une nouvelle vie.

Quant au coton, la fige est encore bien jeune, mais elle est vigoureuse et pousse bien. Si la saison n'est pas défavorable, nous expédierons bien des balles sur le marché.

—Le major Wharton, de Chicot, paroisse St-Landry, nous apprend que sur les bords des bayous Crocodile et Elm, le maïs et le coton sont en bon état.

Un grand nombre d'étrangers se sont établis, cette année, dans cette section, dont la prospérité est assurée.

Il en est de même sur le Bayou Bœuf.

Le Réveil, St-Martinville, paroisse St-Martin, du 30 mai:

Tous les renseignements que nous recevons sur les récoltes, sont fort encourageants. Dans certains districts, les récoltes sont fort avancées.

On n'a pas planté autant de cannes, cette année, qu'à l'ordinaire, mais, en revanche, on a semé beaucoup de maïs, beaucoup plus qu'on ne l'a jamais fait depuis quinze ans.

M. Edwin Dehahouessaye nous a montré un figo de coton nouveau provenant de son habitation. Elle a 18 pouces de hauteur, est forte, saine, et peut lutter tous les mauvais temps. Le jeune et heureux planteur a sept acres de coton de cette qualité.

On a beaucoup planté de pommes de terre, cette année. Il en est de même des patates douces, si nous en croyons les rapports qui nous parviennent à ce sujet.

Aux personnes qui ont fait des essais de culture du sorgho, nous demandons de nous faire connaître les résultats de leurs observations.

Nous ne savons qui a propagé parmi nous l'idée que l'avoine semée, dans nos champs, ne nous rapporterait pas suffisamment, que c'était une culture qui ne nous convenait pas. C'est là une erreur. Nous en avons vu, dernièrement, quelques acres qui peuvent être comparés à ceux de l'Ouest et qui auront certainement un rendement aussi abondant. Nous avons visité tout le champ; nous n'avons aperçu que deux ou trois plants attaqués par la rouille. C'est chez M. W. G. Erwin que nous avons vu ce plant d'avoine. C'est la réponse la plus victorieuse que l'on puisse faire aux théoriciens. M. Erwin laisse dire et travaille et il réussit. Il nous a fait voir, également, deux touffes de blé qui ont poussé au milieu de ce champ et il a la parfaite conviction que ce blé viendra aussi facilement que le reste. De là, la preuve, bientôt convaincante, probablement, de la possibilité de la culture des céréales; par conséquent, le moyen de nous affranchir du tribut que nous payons à l'Ouest, pour les grains qui servent à nous alimenter.

—La coqueluche, cette maladie bienfaisante, se répand avec une rapidité telle dans la ville, qu'on craint fort qu'elle ne devienne épidémique sous peu.

Le Premier Louisianais, Nlle-Ibérie, paroisse Ibérie, du 30 mai:

Un changement des plus opportuns dans la direction des vents qui nous apportaient une dose d'humidité intempestive, a fait sécher les champs et a permis de faire les labours; il faudrait, toutefois, une quinzaine de jours (au moins) de beau temps, pour remettre la récolte sur un excellent pied, complètement détruite l'herbe qui nuit à sa croissance. Si, comme il faut l'espérer, le ciel nous fait cette faveur, aucun doute ne pourra subsister à l'égard d'une abondante moisson de tous les biens de la terre.

Dans la région des lacs, si éprouvée par les inondations des années précédentes, on constate—nous sommes heureux de l'annoncer—toutes les apparences d'une excellente récolte. C'est à point, car si l'eau l'avait encore envahie, nul ne peut dire à quel point la destitution, la misère se serait fait sentir.

Les habitants riziers, dont la récolte est belle, mais jeune, voient avec inquiétude la baisse rapide du fleuve, baisse qui entraîne pour eux une très forte dépense d'irrigation artificielle.

Dans la région ou les crevasses Davis et Jamison ont causé des ravages, l'humus déposé par les eaux a fait croître magnifiquement toutes les plantes confiées à la terre.

En somme—ainsi que nous l'avons dit précédemment—la situation est excellente, si un ouragan ou un cataclysme ne vient l'amoindrir.

La tendance vers la variété de cultures se manifeste de plus en plus, et si l'industrie sucrière, forcée par le prix de vente, vient à une centralisation de manufacture qui serait la richesse, la culture subdivisée entrera de prime saut dans la variété, qui lorsqu'on le voudra sérieusement nous mettra "hors de page" en nous affranchissant presque entièrement de l'Ouest et nous faisant, à peu de chose près, nous suffire à nous-même. On y viendra.

—Octave Delcambre, qui, la semaine dernière, pendant qu'il était à la chasse, a été blessé grièvement par la décharge accidentelle de son fusil, a succombé, mardi dernier, aux suites de ses blessures. C'était un jeune homme d'une conduite exemplaire, industrieux et paisible, et sa mort jette un deuil dans des meilleures familles de notre ville. Il était âgé de 22 ans.

Le Courrier, Homma, paroisse Terrebonne, du 30 mai:

Nous nous sommes rendus en voiture, dans une courant de la semaine, à l'habitation Woodlawn, à cinq milles de Houma. La perspective de récoltes, tout le long de la route, est de nature à encourager les planteurs et les rendre encore plus actifs. Le temps est beau depuis quelques jours et on a pu bien s'occuper de la canne et du maïs.

—Il y a encore quelques cas de rougeole aux environs de la ville.

—Nous apprenons avec regret que M. H. C. Minor, de Southdown, est gravement malade.

L'Entreprise, Nlle-Ibérie, paroisse Ibérie, du 30 mai:

Les planteurs de l'île Pignant ont eu, mercredi dernier, une bonne pluie, qui a fait un bien considérable aux récoltes de cette localité. Depuis des années la perspective n'a pas été aussi belle.

—Nous avons reçu, de John Stokes et Victorin Leleu, des planteurs de couleur actifs et industrieux de la Fausse Pointe, des échantillons de coton d'une hauteur d'environ deux pieds, ce qui est exceptionnel à cette époque-ci, vu la saison si propice le printemps dernier. Si nous devons juger, par cet échantillon, de la généralité de la récolte de coton dans notre section, nous ne devons pas douter d'une abondante récolte. Le prix auquel il se vendra